

B5: Intervention de Mgr Noujaim « Eglise et Mondialisation » Lancement du Livre Blanc

Mondialisation, une autre définition: prise en charge de l'humanité entière et de chaque personne dans sa totalité

Vocation universelle de l'Eglise depuis toujours

L'universalité, dimension constituante de la nature humaine ouverte à l'autre, au tout, dans sa quête de l'absolu

Réalité de la mondialisation : illusions de bien-être et d'unité, culture réduite à l'économie consumériste et culture unitaire

Concilier unité et diversité nécessite de croire en soi,

écouter et respecter l'autre,

dans l'abstrait des opinions et le concret des comportements

L'Eglise et la Mondialisation

Je vois que le titre de mon intervention tel qu'il est affiché dans le programme définitif qui est entre vos mains est celui de "Mondialisation et Gouvernance", alors qu'en fait, je n'ai traité que le thème de la "Mondialisation". Ce manque est dû à un quiproquo dont je ne me suis aperçu que depuis quelques jours. N'ayant plus vraiment le temps d'approfondir la question de la gouvernance, je me suis restreint à ce que j'avais déjà envisagé, « l'Eglise et la Mondialisation ».

Autre précision importante. Je ne suis pas spécialiste du sujet. Je ne suis qu'un pauvre évêque, mais par là même, enseignant dans l'Eglise catholique. J'essaie, du moins je crois que j'essaie, de servir les hommes en participant, avec eux, à la recherche de la vérité et de ses exigences, à lumière de Celui qui, pour nous chrétiens, est la Voie, la Vérité et la Vie, J-C.

Concernant notre sujet, je l'aborde selon les trois approches suivantes:

- 1- Approche sémantique
- 2- Approche historique
- 3- Approche réflexive
- 4- Approche phénoménologique
- 5- « Mondialisation » et Cultures

Conclusion

1- Approche sémantique

Tout d'abord, concernant le terme même de « mondialisation ». Il traduit, en principe le terme originel anglais de « globalization », qui, naturellement, a été rendu en français par « globalisation ». Selon certains, il y aurait équivalence de sens entre « mondialisation » et « globalisation ». Cependant, pour la plupart des spécialistes, chacun de ces termes exprimerait un aspect de ce qu'actuellement il est entendu, dans la langue de Shakespeare, par « globalization ». Celui de « mondialisation » serait, génériquement, du domaine de l'étendue et indiquerait l'extension, au niveau de la planète entière, de la dépendance mutuelle, matérielle et/ou immatérielle, entre tous les hommes. Et celui de « globalisation » serait du domaine du volume du contenu. Il orienterait l'attention, plus précisément, vers le stade auquel la tendance d'une « mondialisation », sans arrêt croissante, serait arrivée dans sa prise en charge, de l'humanité entière et de chaque personne humaine, dans leur totalité ou « globalité ».

Cette distinction est rarement prise en compte dans les développements concernant la « mondialisation ». C'est d'ailleurs ce que nous-mêmes nous allons faire. Nous ne parlerons que de « mondialisation » mais en y incluant les dimensions comprises par la « globalisation » telle que définie dans la distinction que nous venons de rapporter et grâce à laquelle, l'ampleur du contenu de sens de la notion « mondialisation », peut être mieux saisi. Elle tendrait à englober à l'intérieur de ses frontières, l'humanité entière et tous les horizons de la personne humaine. Elle pourrait alors tenir lieu d'« idéologie », et on comprend alors pourquoi l'Eglise s'en préoccupe.

2- Approche historique

La notion de « mondialisation » au sens d'extension des relations entre les hommes de toute la terre, est loin d'être nouvelle. Elle aurait eu pour principaux ressorts, les désirs de connaissance, de domination et leur corollaire immédiat, les intérêts économiques. Se rappeler, par exemple, la formation des grands empires romains, chinois, byzantins, l'antique route de la soie, la découverte de l'Afrique par les chinois. Naturellement, ces mouvements ont, très tôt, développé en parallèle de l'économie des échanges technologiques et culturels entre civilisations. N'a-t-on pas découvert des vases grecs en Chine!

Mais c'est surtout à partir de l'époque de la renaissance, avec l'apparition de la notion d'Etat et l'essor de la révolution industrielle, que la mondialisation commence à se faire plus systématique. Les Etats naissants d'Europe prennent conscience de leur force face au reste du monde que viennent de leur faire découvrir des explorateurs tels que Marco Polo et Christophe Colomb. Ils s'affrontent et rivalisent entre eux d'ambition à qui dominera politiquement, économiquement et culturellement le plus de terre, aura le plus de colonies.

Au 19^{ème} siècle, les progrès technologiques, en particulier des moyens de communication, par mer et chemin de fer, augmentent les chances de la « mondialisation », et donnent lieu à un déchaînement de l'imaginaire. C'est ainsi que le talent de Jules Verne à célébrer les merveilles de la technique européenne conquérant le monde, est fortement apprécié par ses contemporains (« 20.000 lieux sous les mers » ; « Le tour du monde en 80 jours... ») De leur côté, Marx et Engels, dans leur Manifeste du Parti communiste de 1848, déclarent: «La grande industrie a créé le marché mondial» A la place de l'ancien isolement des provinces et des nations se suffisant à elles-mêmes, se développent des relations universelles, une interdépendance universelle des nations ». Le « mondialisme » a donc commencé à s'imposer comme force culturelle

La première moitié du 20^{ème} siècle, marque elle, un certain recul de l'ouverture des Etats les uns envers les autres, spécialement avec les deux guerres mondiales, l'installation du rideau de fer, et le protectionnisme économique adopté par plus d'un pays. Mais après 1945, le phénomène reprend. C'est d'abord l'ONU, puis c'est la « mondialisation » économique avec la création de la Banque Mondiale, du FMI», et les facilités d'investissement offertes dans de nombreuses régions du monde aux marchés financiers à échelle internationale.

Actuellement, la « mondialisation » commence effectivement à revêtir les aspects d'une « globalisation » grâce aux nouvelles Techniques d'Information et de Communication (TIC), en particulier l'Internet qui met les populations en lien direct et instantané entre elles et favorise la formation d'opinions publiques internationales incontournables.

A tout cela l'Eglise n'est pas étrangère. Elle est, dès le début de son existence, à vocation universelle et cela de par la volonté expresse de son fondateur la pressant, juste avant de la quitter au jour de son Ascension, d'aller annoncer la nouvelle du salut à toutes les nations. Par la suite, réfléchissant sur elle-même, l'Eglise se reconnaît « catholique », mot qui transcrit celui grec de « catholicos » qui signifie « universelle », en ce sens qu'en elles se rassemblent des personnes de tous les horizons, de toutes les races et de toutes les cultures. Henri Maurier, historien, soumettant les Religions et les Civilisations au prisme de l'Universalisme, remarque: « Le christianisme est intrinsèquement, en vertu de ses structures propres, universalisateur »¹. Cette affirmation ne vise pas uniquement l'effort de l'Eglise à annoncer l'Evangile. Elle explique aussi la contribution de l'Eglise à la recherche dans les domaines des sciences, des techniques, de l'art, de la politique, du social, en un mot dans tout ce qui touche au monde de l'homme.

Permettez-moi ici, une digression, mais que vous comprendrez, vu le lien qu'elle établit entre notre thème et notre pays, le Liban. Il est clair dans

1- Henri Maurier, "Les Missions", Religions et civilisations confrontées à l'Universalisme. Contribution à une histoire en cours, Paris, 1993, p.203

les Evangiles, que le Christ, au début de son ministère, se présentait comme envoyé au seul peuple d'Israël et enseignait de même à ses disciples qu'Il envoyait en mission, à n'aller que vers les juifs. Une rencontre le fit changer d'avis, radicalement. Cette rencontre eut lieu lors de son passage dans les environs de Tyr et Sidon. Une femme, une phénicienne, une cananéenne non-juive, le supplie de guérir sa fille malade. Il refuse car, dit-Il, « Je n'ai été envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël ». Elle insiste prosternée à ses pieds. Il lui répond durement : « Il ne sied pas de prendre le pain des enfants et de le jeter aux petits chiens ». Jésus s'écrie alors, admiratif : « Ô femme, grande est ta foi ! Qu'il t'advienne selon ton désir ! ». La dureté des paroles de Jésus n'avait d'autre but que de faire se manifester l'amour et la foi sublime d'une non-juive, et par là de l'action l'Esprit-Saint hors d'Israël. Et de ce moment, Jésus exhortera ses disciples à proclamer Son message au monde entier. Ceci s'est passé ici, dans notre pays, dont la mission d'ouverture et de dialogue aurait été aussi inscrite dans notre Evangile.

3- Approche réflexive

Le concept de « mondialisation », en soi, serait donc en symbiose naturelle avec le concept chrétien d'Eglise dans la mesure où tous les deux se présentent comme des facteurs d'unité et de fraternité entre les hommes. L'apparition et l'expansion de la « mondialisation » mettent en relief l'entrelacement de plus en plus inévitable et inextricable des relations entre personnes, groupes, Etats et nations. Par intérêt, sûrement, mais aussi, et tout autant, en continuité avec « le caractère [naturellement] relationnel de l'homme »² et sa « vocation unitaire et solidaire »³. L'universalité est, ainsi, une dimension constituante de la nature humaine⁴, originellement ouverte, par sa raison et son cœur, à l'autre, au tout. Toute connaissance acquise appelle à en conquérir une nouvelle dans une tension toujours renouvelée vers un plus, vers l'absolu.

Cette ouverture sur l'infini, nous en rendons compte, nous les chrétiens, par plus d'une image et d'une expression. C'est ainsi qu'à propos du texte biblique concernant la création d'Adam, Jean-Michel Maldamé, philosophe, note: « Sans faire une lecture naïve du texte (de la Bible), il y a lieu de remarquer la valeur de cette personnification des origines humaines en un seul patriarche ; elle affirme l'unité du genre humain. C'est à elle que Dieu, en la figure qui la récapitule, Adam, a confié la nature et donné mission de croître et de multiplier »⁵. Dans ce sens, l'une des expressions par lesquelles nous définissons la personne humaine est celle de « capable de Dieu », c'est-à-dire, appelée à être divinisée.

2- Conseil Pontifical Justice et Paix, "Compendium de La Doctrine Sociale de l'Eglise", Ed. Du Cerf, 2006, n°322

3- Ibid

4- Cf. Conseil Pontifical Justice et Paix, "Compendium de La Doctrine Sociale de l'Eglise", Ed. Du Cerf, 2006, n°322

5- Jean-Michel Maldamé, "Une réflexion théologique sur la mondialisation: foi et raison en quête d'universalité", Revue Exprit et Vie, n°

Cette audace, nous la devons à notre foi en J-C, Verbe de Dieu, Dieu de Dieu, devenu parfaitement homme tout en demeurant parfaitement Dieu. En Lui, la divinité a porté la tension humaine vers l'absolu, à la plénitude de son accomplissement. La figure d'Adam n'en était qu'une annonce, car c'est en Christ que s'accomplit définitivement, la récapitulation de tout le genre humain et de son univers. Comme l'écrit St Paul apôtre : « Dieu s'est plus à faire habiter en Lui (càd en Jésus-Christ) toute la plénitude » (Épître aux Colossiens 1,18) et « ramener toutes choses sous un seul Chef, le Christ, les êtres célestes comme les terrestres » (Épître aux Ephésiens 1,10).

En conclusion de ce paragraphe, nous rapportons cette affirmation du « Compendium de La Doctrine Sociale de l'Eglise»: «S'il est vrai que la mondialisation, à priori, n'est ni bonne ni mauvaise, en soi⁶, mais qu'elle dépend de l'usage que l'homme en fait, on doit affirmer qu'une mondialisation des tutelles, des droits minimums essentiels et de l'équité est nécessaire»⁷. Je penserai plutôt qu'il est possible de déclarer, carrément, qu'en soi, la « mondialisation », est d'un apport positif, bien qu'il y ait à la purifier des malformations et défauts qu'elle comporte dans sa forme actuelle.

4- Approche phénoménologique

Dans le concret, la « mondialisation » telle qu'elle se développe sur le terrain, produit des effets « bénéfiques pour l'humanité entière : « le parcours de croissance du système de relations économiques et financières a permis simultanément une importante réduction des coûts des communications et des nouvelles technologies, ainsi qu'une accélération dans le processus d'extension à l'échelle planétaire des échanges commerciaux et des transactions financières »⁸.

Ce phénomène de « mondialisation » simultanée aux niveaux de l'économie et de la technologie a aussi favorisé le brassage des peuples, des cultures et des civilisations. Les hommes prennent conscience de l'importance de leur interdépendance et, face aux problèmes de toutes sortes qu'ils ont à affronter, ils sont amenés à exprimer et vivre la fraternité humaine, souvent même lorsque ces problèmes sont propres à une région, à un pays, ou même à une personne, ce qui est fréquemment le cas dans des questions ayant trait aux droits de l'homme. Dans de telles perspectives, la « mondialisation » prend l'allure d'une culture de solidarité intersubjective.

6- Cf. aussi, Cyril Brun, philosophe et économiste politique, "Le droit à la subsidiarité" in <http://cyrilbrun.spaceblogs.com/blog-categorie/1540/principes-de-doctrine-sociale.html>

7- Conseil Pontifical Justice et Paix, Le "Compendium de La Doctrine Sociale de l'Eglise", Ed. Dn Cerf, 2006, n°310

8- Id. n°362

Ceci dans les faits, mais aussi fonction d'un idéal fragile et continuellement menacé. Le n°293 de la revue catholique « Concilium », titre : « La mondialisation et ses victimes »⁹. L'éditorial qui en résume l'essentiel note, dans la « mondialisation » telle qu'elle se développe actuellement, deux principales déficiences qu'ils qualifient de « maya, le terme désignant l'illusion dans la philosophie indienne classique »¹⁰.

Première illusion, celle d'un monde « du faire-croire où les gens habitent heureux, douce illusion, bonne pour les possédants et pour les puissants de ce monde. Nous devons être réveillés et tirés de cette illusion par les pauvres, qui nous disent que leur monde est celui du combat pour la nourriture, l'eau, le logement, l'éducation de base, les soins médicaux élémentaires, etc »¹¹.

L'« autre illusion que crée la mondialisation est que notre monde devient uni. Mais la rude réalité est que l'humanité n'a jamais été aussi fragmentée qu'aujourd'hui. Car, la mondialisation, en dépit de son apparence, est en fait un processus d'exclusion. Nous en sommes venus à une situation où les pauvres sont de trop, ils sont devenus « surnuméraires ». Partout, l'émergence d'une sous-classe, du fait de la mondialisation, est facile à constater. Dans les pays du Nord, le chômage est devenu un problème grave, alors que la « nouvelle pauvreté », comme on dit, semble s'emparer des plus faibles et des plus pauvres, même dans ces pays. Le réel problème n'est pas la modernité, mais l'égalité des chances »¹².

Le compendium rejoint cette dernière remarque en relevant, dans le monde d'aujourd'hui, « des indices révélateurs d'une tendance à l'augmentation des inégalités, aussi bien entre pays avancés et pays en voie de développement, qu'au sein même des pays industrialisés. La richesse économique croissante, s'accompagne d'une croissance de la pauvreté relative »¹³.

Mais les principales craintes que suscite la « mondialisation » telle qu'elle est actuellement vécue, concernent le domaine de la culture et peuvent se regrouper sous deux titres : réduction de la culture à l'économie consumériste et réduction des cultures particulières à une culture mondiale unitaire.

9- Jon Sobrino & Felix Wilfred, «La mondialisation et ses victimes», Editorial, Concilium, n°293, 2007

10- Ibid

11- Ibid

12- Ibid

13- Le «Compendium de La Doctrine Sociale de l'Eglise», Ed. Du Cerf, 2006, n°310

5- Mondialisation et avenir des cultures

La « mondialisation », quelle que soit la dimension selon laquelle elle est envisagée, comporte toujours une dimension culturelle. C'est ainsi que la « mondialisation » économique, financière et technologique, la première à avoir attiré l'attention de l'époque moderne et contemporaine, s'est déployée en corrélation avec une transformation des formes de pensée et des conceptions de la vie et de l'homme, les centrant, successivement, sur la production, la consommation et la jouissance. Le terrain initial en fut l'Occident. Durant le premier essor de la révolution industrielle et les facilités accrues des moyens de transports qu'il engendra au 19^{ème} siècle, en économie, la priorité fut à la production. Mais celle-ci, augmentant avec les progrès prodigieux de l'industrie et sa multiplication partout dans le monde, céda la première place à la consommation parce qu'il fallait désormais gagner l'esprit du client au produit. Prit ainsi corps la culture de consommation qui revêtit, assez rapidement, dans les pays aisés, là où les besoins élémentaires se trouvèrent satisfaits, la forme postmoderne d'une culture de la jouissance et du plaisir. Et ce mouvement va, gagnant malheureusement tous les peuples et toutes les masses, d'où cette affirmation : d'une part, l'évolution des sociétés et l'évolution des marchés sont entre elles en constante interférence ; et d'autre part, le monde s'unifie, y compris culturellement, autour du plus puissant économiquement.

Ce pouvoir économique, bien qu'encore d'une certaine façon concentré aux mains d'un nombre restreint de pays, surtout du Nord de la planète, s'élargit de plus en plus, délibérément, en concordance avec une « mondialisation » du capital, de l'exploitation et de la production. D'où la crainte justifiée de la formation d'une culture consumériste unitaire à l'échelle mondiale, orientée en fonction des intérêts des toutes puissantes sociétés multinationales.

Ce danger de culture unitaire est aussi dû à une certaine propension de toute culture à se juger la meilleure. Combien plus lorsqu'elle se trouve jouir d'un grand pouvoir comme c'est le cas pour la culture occidentale. Je m'arrête un tant soit peu à ce phénomène, vu son importance pour notre pays et nos Eglises, intimement liés au monde méditerranéen.

Le modèle culturel propre au monde occidental, comporte un certain paradoxe: d'une part la valeur suprême qu'il prône est celle de la liberté individuelle, et par ailleurs, il a compris, dans son histoire, une tendance à l'uniformisation.

Concernant la liberté individuelle, la préserver et l'accroître constituent le fondement de toute l'organisation et des efforts de la société occidentale, à l'intérieur d'elle-même et en son action extérieure. D'elle se sont nourries les démocraties républicaines et se sont formées et continuent à se former leurs lois. Et l'unité de l'Europe n'est pas conçue comme un changement de frontières

ou des cultures, mais se veut comme rencontre de libertés. Cette orientation se retrouve aussi à la base des constitutions des grandes instances internationales d'obédience occidentale telle que l'ONU avec sa déclaration des droits de l'homme, le régime économique libéral soutenu par l'OMC, etc. Il est évident que cette valeur de la liberté individuelle a des racines dans le christianisme, en particulier dans son affirmation d'un Dieu mourant sur la croix et ressuscitant, pour sauver l'humanité dans le respect le plus total de la liberté de chaque personne.

Par contre, au niveau mondial, y compris dans les instances internationales dont nous venons de parler, il me semble que dans l'Occident actuel demeure notable une tendance subtile à l'uniformisation sans que cette tendance ne rentre en contradiction avec la considération de cet occident pour la liberté individuelle.

Dans son premier discours présidentiel, il y a deux jours, son Excellence le président Sarkozy affirmait que la France « a toujours parlé pour tous les hommes ». Il n'y a pas de doute que de nombreux pays regardent vers la France afin qu'elle soutienne leur cause, vu les valeurs humanistes de sa culture et l'audience dont elle jouit dans le monde. Cependant, parler pour tous les hommes, ne devrait pas signifier être capable d'en comprendre, existentiellement, tous les besoins et toutes les valeurs. Le monde occidental a pris l'habitude de considérer son modèle libéral comme le meilleur pour tous, de s'en faire le protagoniste et même de vouloir, parfois, l'imposer par la force ? Son Excellence le Métropolitain Cyrille de Smolensk et de Kaliningrad avertit : « Les tentatives d'habituer les hommes à vivre selon les règles étrangères sont une entreprise dangereuse ... personne n'appelle à renoncer aux valeurs libérales; il me semble qu'il faille compléter les valeurs libérales par d'autres systèmes culturels, de les adapter les unes aux autres. Il est important de reconnaître l'égalité des divers systèmes culturels. Autrement la nouvelle forme d'impérialisme provoquera des chocs bien plus considérables que ceux de l'époque de la colonisation »¹⁴.

Cette tendance uniformisatrice se relève aussi, dans l'Eglise. C'est ainsi que le professeur Jean Pirotte, historien, note à propos de la situation de « chrétienté » qui s'est développée, au Moyen Age, en Europe, qu'elle « se caractérise notamment par le rôle structurant joué par un christianisme servant de fondement à la cohésion sociale, l'union étroite du religieux et du politique, l'intervention de la papauté dans les grandes affaires »¹⁵. Il illustre ce point de vue en comparant l'Occident et l'Orient : « Alors que le christianisme vécu dans le bassin de la Méditerranée et au Proche-Orient a pris assez tôt les visages diversifiés des Eglises byzantine, copte, syriaque, chaldéenne et autres, il n'en fut pas de même en Occident. Là, les tentatives de vivre autrement un christianisme même rigoureusement orthodoxe, ne résistent pas ».

14- Métropolitain Cyrille de Smolensk et de Kaliningrad, 4/28/2007 <http://orthodoxeurope.org/page/4/19.aspx>

15- Jean Pirotte, Annonce chrétienne et mondialisation-Réflexion d'un historien, 4/28/2007, <http://www.sedos.org/french/pirotte.htm>

Dans cette perspective, il soutient que « les querelles des rites, catastrophiques pour les missions de l'Inde du Sud et de la Chine¹⁶ manifestent cette même difficulté des structures ecclésiales catholiques d'admettre une pluralité culturelle. Par la suite encore, au 19^{ème} siècle, le renouveau missionnaire de l'époque romantique et coloniale sera vécu sur un mode uniformisant »¹⁷.

6- Pour terminer

Pour terminer, je me permets, en tremblant, oui en tremblant, et je crois que vous allez comprendre pourquoi, par cette réflexion : la fragmentation étonnante du christianisme de la Réforme en une multitude d'Eglises, communautés et sectes, ne serait-elle pas due à cette difficulté de l'esprit occidental à admettre la possibilité qu'unité et diversité puissent cohabiter ! C'est ou l'un ou l'autre. En Orient, du moins dans le nôtre, les querelles théologiques ont engendré un nombre bien plus limité d'Eglises et encore moins de sectes. L'Eglise orthodoxe offre à ce point de vue un modèle remarquable. Dans l'autocéphalie de ses Eglises, elle demeure une et fidèle à son orthodoxie.

Cette différence de points de vue entre les Eglises d'Orient et celles d'Occident aurait-elle un lien avec leurs manières, elle aussi différente, d'aborder le problème de Dieu. Ce problème, l'Occident l'a longtemps envisagé, essentiellement, en fonction du Dieu un et unique, alors que c'est la question de la trinité, des relations entre les trois personnes de l'unique nature divine, qui a toujours rempli l'horizon de la réflexion théologique de l'Orient chrétien.

Mais ne vous affolez pas. Je suis catholique, sincèrement je pense et je crois, que le Christ a confié Son Eglise à Pierre et à ses successeurs et qu'Il nous a laissé en eux une référence infaillible visible et tangible afin que nous ne nous perdions pas, pour les questions essentielles, dans les labyrinthes de notre cœur et les limites de notre raison. Mais me travaille, tout comme vous, et avec vous, pour mon Eglise comme pour mon pays et pour toute la société cette question que soulève le phénomène, toujours plus saillant et aigu, de la « mondialisation » et de son corollaire immédiat, comment être un et divers. La solution est, théoriquement simple : croire en nous-mêmes, savoir écouter les autres, nous respecter les uns les autres, dans l'abstrait des opinions et le concret des comportements. Ce sera là notre unité. Mais quelle gageure ! Pourtant, c'est la seule qui vaille le pari.

16- Matteo Ricci (+1610) en Chine, puis Robert de Nobili aux Indes (+1656), essayèrent d'inculturer le christianisme aux cultures indienne et chinoise. Leurs tentatives furent désapprouvées par les autorités romaines.

17- Jean Pirotte, Annonce chrétienne et mondialisation-Réflexion d'un historien, 4/28/2007, <http://www.sedos.org/french/pirotte.htm>